Ami du Clergé du 16 octobre 1952

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Fête du Christ-Roi. — Servir le Christ, c'est régner, 341.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — XVII. Le caractère du baptême, 342.
Mois du Rosaire. — Quelques saints du Rosaire : IV. L'abbé Georges Bellanger : Le saint de l' « Ave Maria », 344.
Pour l'octave des Morts. — I. La Toussaint, 346.
Petits prônes sur les Commandements. — 5e Commandement : III. Vertu de tempérance et soins du corps, 348.

FETE DU CHRIST-ROI

SERVIR LE CHRIST, C'EST RÉGNER

Mes frères,

Pie XI établit cette fête du Christ-Roi, en 1925. En introduisant cette nouvelle fête de N.-S., il en fixa la date le dernier dimanche d'octobre. Donc : *un dimanche,* un dimanche *de la fin du cycle liturgique,* le dernier dimanche *avant la solennité de la Toussaint.*

Je voudrais attirer votre attention sur le choix de cette date. Grâce à lui, cette fête peut être, de par le monde, de la part des catholiques, une solennelle reconnaissance des droits de N.-S. à régner sur nous, sur nos familles, sur les sociétés, et lui offrir ainsi une émouvante amende honorable pour la méconnaissance et la négation de ces droits par tant d'hommes et tant d'Etats dans notre société moderne. Pour répondre à cet esprit de l'Eglise, nous ferons de la fête du Christ-Roi une véritable proclamation de sa Royauté. Nous y trouverons un nouvel élan de foi en sa doctrine et de fidélité à ses lois.

I. — *Un dimanche*

Quelques grandes solennités se célèbrent en semaine, par exemple : Noël, l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint. Mais si elles sont sanctifiées à l'égal du dimanche, c'est qu'elles nous viennent d'une longue tradition et s'enracinent dans les siècles de foi. Même ainsi établies, il arrive que quelques-unes d'entre elles sont ébranlées dans les pays chrétiens. Au Canada, par exemple, et aussi en France, les protestations des catholiques n'arrivent pas à faire respecter par les Grands Magasins le repos du jour de l'Ascension et même, ici ou là, celui de la Toussaint, jour sacré entre tous à cause de son voisinage avec le jour des morts.

En tout cas, aujourd'hui, avec la multiplication des fêtes civiles, une nouvelle fête religieuse un jour ouvrable passerait presque inaperçue pour l'ensemble des fidèles ; la grande majorité des catholiques, même de bons catholiques, n'y participerait pas, parce que les obligations de leur travail ne le leur permettraient pas. Ne le voyons-nous pas, même pour la fête du Sacré-Cœur, pourtant chère à notre piété et déjà ancienne ! On la marque par une grande cérémonie le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, demandé par le Sacré-Cœur lui-même. Mais il faut en reporter la solennité au dimanche suivant, comme pour tant d'autres fêtes.

En choisissant un dimanche pour rappeler et honorer la royauté du Christ, l'Eglise a nettement marqué son intention que cette nouvelle fête soit effectivement célébrée par la communauté tout entière de ses fidèles. Le prêtre la célèbre à l'autel, mais les chrétiens peuvent s'y unir qui restent fidèles à la sanctification du dimanche au moins par l'assistance à la sainte messe. Et l'occasion est donnée à leurs pasteurs de leur rappeler les droits du Christ, Dieu et sauveur, à régner sur eux, sur les familles, sur la société.

Dans ces conditions, ce jour-là, N.-S. reçoit vraiment le témoignage unanime et éclatant de l'obédience et de la fidélité de ses sujets. Il peut faire contre-poids aux négations, aux révoltes, aux blasphèmes de tous ceux, individus ou peuples, qui rejettent cette royauté : *nolumus hunc regnare super nos.* Il empêche la prescription de cette négation dans notre société moderne, dont le grand péché est l'orgueil de sa science et de ses techniques jusqu'à se croire l'égale de Dieu.

II. — *En fin d'année liturgique*

D'autres dimanches auraient pu paraître tout indiqués pour cette fête et, avant la décision de Pie XI, des zélateurs de la royauté du Christ n'avaient pas manqué d'en montrer les convenances. Ainsi avait-on parlé du voisinage avec l'Epiphanie, qui est la manifestation de la royauté du Christ sur le monde et la reconnaissance de cette royauté par les nations païennes elles-mêmes en la personne des Mages. Mais un tel choix eut donné comme un double objet à cette octave de l'Epiphanie et n'eut pas assez fixé l'attention sur la royauté du Christ.

Au contraire un dimanche en fin d'année liturgique met mieux en relief ce titre royal du Sauveur.

Au fil de cette année liturgique se sont, en effet, déroul's les principaux mystères de la vie de Jésus, dans lesquels s'est manifestée sa divinité et par lesquels il a reconquis l'humanité à Dieu son Père : sa Passion qui nous a acquis le salut par son sang ; sa résurrection, commémorée en la solennité de Pâques, qui fait éclater sa divinité. La célébration de sa royauté à la fin du déroulement de tous ses mystères nous fait mieux apparaître sa royauté comme l'aboutissement et le couronnement de sa mission rédemptrice.

Nos âmes sont mieux préparées à comprendre à quel point nous dépendons de lui, qu' « il n'y a pas d'autre nom donné sous le ciel en qui nous puissions être sauvés », que nous affranchir de lui c'est nous condamner

à périr. De même qu'à son entrée au ciel il prend place à la droite du Père pour régner avec lui, et que les anges et les saints acclament son empire, ainsi les vivants de la terre, qui connaissent maintenant son mystère, ne peuvent pas ne pas proclamer sa royauté. En fin du cycle liturgique, dont le centre est le mystère du Christ, il faudrait être un chrétien bien irréfléchi, tout simplement passif à l'assistance à la messe du dimanche, pour ne pas voir dans la royauté du Christ l'achèvement obligé de sa mission de rédempteur.

Comme on comprend, au contraire, que dès l'introït de la messe, qui donne la note de toute la fête du Christ-Roi, la liturgie reprenne l'acclamation entendue par S. Jean dans ses visions du ciel : « l'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur... A lui gloire et puissance dans les siècles des siècles » (Apoc., v, 12-13).

III. — *Immédiatement avant la Toussaint*

Au Christ-Roi viennent faire escorte ces milliers et ces milliers d'élus qui après avoir reconnu son règne sur la terre, triomphent, à leur tour, avec lui dans le ciel : cette foule immense que personne ne peut compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue (Apoc., vii, 9). En la fête de la Toussaint nous les entendrons acclamer eux aussi leur Sauveur et Roi : « Amen ! La louange, la gloire, la sagesse, l'action de grâces, l'honneur, la puissance et la force soient à notre Dieu pour les siècles des siècles » (Apoc., *ibid.).* Prolongement et écho de la fête du Christ-Roi.

Ici-bas, quand nous établissons à coup de statistiques, le petit nombre de chrétiens vraiment fidèles autour de nous, quand nous songeons à certaines contrées redevenues presque entièrement païennes, quand la fête des Missions nous rappelle que des millions d'hommes ignorent encore le Christ, on peut penser qu'elles sont bien exiguës les limites de son royaume et qu'il est bien petit le nombre de ses sujets : *pusillus grex.* C'est à croire, qu'en ce sens aussi, son royaume n'est pas de ce monde. Sa royauté n'est pas moins bafouée que pendant sa Passion. Mais, en la fête du Christ-Roi suivie de la Toussaint, soudain cette royauté du Fils de Dieu Sauveur du monde nous apparaît dans toute sa gloire. Ils se sont écroulés les trônes que ses ennemis avaient élevés à des usurpateurs ; lui seul maintenant, et ses innombrables amis de tous les temps et de toutes les latitudes, vivent, règnent et triomphent.

Et si ce voisinage de la Toussaint fait mieux ressortir la fête du Christ-Roi, il nous aide à en comprendre et à en recevoir la grâce.

Nous demandons à Dieu, dans la postcommunion de cette fête, que nous « qui nous glorifions de combattre sous l'étendard du Christ-Roi, nous puissions avec lui au royaume céleste régner éternellement ». *Servir le Christ, c'est régner* déjà dès cette terre, régner sur ses passions et sur le démon. Mais c'est s'assurer de régner avec lui dans le ciel ; « là où je suis, là aussi sera mon serviteur. »

Et nous en voyons la promesse accomplie dans cette multitude des élus que l'Eglise présente à notre vénération et à notre exeuple, en la fête de la Toussaint. Nous sommes moins éloignés de ces saints anonymes que des autres, des grands saints, qui ont un nom et une fête spéciale. Nous pouvons donc espérer, et de l'indéfectible espérance appuyée sur la grâce de Dieu, que leur sort sera le nôtre un jour, si notre vie, pourtant bien humble et sans éclat, s'efforce d'être en chacun de ses moments, une reconnaissance pratique de la royauté du Christ par la soumission à ses lois.

* *

Pie XI observait qu'une fête en l'honneur du Christ-Roi ferait plus, pratiquement, pour la reconnaissance consciente et réelle de cette royauté que les autres documents plus solennels de l'Eglise. Remarque très juste. Ce sont les fêtes de N.-S. qui ont fixé dans la mémoire des peuples l'histoire du Christ.

Ne décevons pas ces intentions de l'Eglise. Puisque, chaque année, il nous est donné de pouvoir prendre davantage conscience de ces droits imprescriptibles du Christ à régner sur nous et sur toutes nos activités privées, sociales, civiques, appliquons-nous toujours mieux à établir son règne en nous et autour de nous. Et pour nous y entraîner, malgré les sacrifices que cela exige parfois, souvenons-nous que cette royauté est par-dessus tout une royauté d'amour. « Mon joug est doux, et mon fardeau léger », disait Jésus lui-même. Il ne veut rien, il ne commande rien, il n'oblige à rien qui ne soit, certes, pour la gloire de son Père, mais en même temps pour notre véritable bonheur ; mieux que de certains rois de la terre, les âmes fidèles disent d'expérience : le Bon Roi Jésus !

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XVII

LE CARACTÈRE DU BAPTÊME

Mes frères,

Le baptême est l'un des trois sacrements qui, outre le don de la grâce, ont l'avantage d'imprimer dans l'âme un caractère. Cette marque de nature spirituelle et surnaturelle, est de soi ineffaçable ; ce qui fait que ces sacrements ne se donnent qu'une fois. Ce serait pourtant une erreur de ne voir dans le caractère qu'une simple marque ; il est juste de nous y arrêter.

I

L'effet premier du baptême est d'effacer le péché originel, d'enlever l'obstacle à un véritable renouveau, de rendre l'être humain à

sa destinée surnaturelle, ainsi qu'il avait plu à Dieu de l'y appeler avant la faute originelle.

Le baptisé est de plus marqué du sceau des enfants de Dieu, héritiers avec le Christ, du royaume de Dieu ; il a droit d'abord à la grâce sanctifiante, et il la reçoit de fait dans et par le baptême lui-même, avec le cortège des vertus théologales et morales ; c.-à-d. tout cet organisme surnaturel sans lequel il ne saurait vivre sa vie nouvelle : sa vie d'enfant de Dieu.

De ce fait il a droit aussi à s'asseoir à la table de famille, c.-à-d. au pain de l'Eucharistie, comme à recevoir les autres sacrements. C'est le cas de dire qu' « il n'est plus un hôte de passage ni un étranger, mais un familier de Dieu » (Eph., II, 19). Et le caractère de son baptême est en lui comme une exigence permanente, un appel continu, une disposition foncière à recevoir, tout au long de son existence terrestre, toutes les grâces qui lui seront nécessaires.

« Le baptême, dit le *Directoire,* ne confère pas seulement une grâce sacramentelle passagère, mais par le caractère qu'il imprime, il est la source jaillissante de toutes les grâces de la vie chrétienne ».

Quelle doit être donc notre confiance dans la prière et dans toutes circonstances ; et avec quelle sécurité nous devons dire, comme le Christ nous l'a enseigné, « Notre Père qui êtes aux cieux »... Péguy fait dire à Dieu qu'après ces quelques mots, ainsi mis en avant, il ne peut se dérober, se refuser ; car Dieu est fidèle dans ses promesses et loyal dans ses engagements ; il dit en Isaïe « Une mère peut-elle oublier son enfant ? Et si pourtant cela arrivait, moi je ne t'oublierais pas » (XLIX, 15).

Quelle illustration de cette parole de l'Ancien Testament nous a été donnée dans la parabole de l'enfant prodigue ! Quand celui-ci revient, honteux et repentant, à la maison paternelle, sollicitant pour lui une place au milieu des serviteurs, car il estime n'être plus digne des privilèges d'un fils, quelle surprise ! Robe neuve et anneau d'or, baisers paternels et festin de fête aussitôt commandé, tout clame à haute voix que le père n'a pas renié son fils. Encore en ce moment est-il humble et contrit, ce qui expliquerait l'indulgenee et la bonté paternelles ; mais il y a plus ; tandis qu'il courait les fêtes et les lieux de plaisir, son père ne cessait de penser à lui ; et dès qu'il l'aperçoit, sans connaître encore les dispositions de son cœur, il se hâte à sa rencontre !

Que voilà bien dépeint le Dieu Père dont S. Jean nous dit « Alors que nous étions encore ses ennemis, il nous a aimés le premier » (I Jo., IV, 19). Et s'il en est ainsi de l'amour de Dieu pour le pécheur, qu'en sera-t-il pour le juste ? Précisément, la parabole susdite nous montre la jalousie du frère aîné, trouvant exagéré l'accueil fait au prodigue ; mais combien juste la réponse du Père « Mon enfant, tu as toujours été avec moi ; et tout ce qui est à moi est à toi ». L'âme fidèle n'a pas à se plaindre de Dieu ; tandis que le pécheur a perdu du temps loin de Dieu, elle n'a manqué de rien dans la maison paternelle.

Et c'est le moment de redire les invitations du Christ à la confiance. Dieu nourrit les oiseaux du ciel et il revêt les fleurs des champs; comment pourrait-il à côté de cela se désintéresser de ses enfants ? Deux âmes proches de nous par le temps ont magnifiquement exploité les richesses de leur baptême : Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus avec sa voie d'enfance spirituelle ; et, plus près encore, Dom Colomba Marmion, toujours préoccupé de « vivre en enfant du Père céleste ». Puissions-nous les imiter.

II

Le baptême qui nous marque du signe des fils de Dieu et nous donne droit d'appeler Dieu notre Père, nous unit aussi au Christ, souverain prêtre et cela encore par la vertu du caractère.

Il ne faut pas perdre de vue que le baptême est un don, une consécration ; il y aurait intérêt à le rapprocher de l'offrande de Marie au Temple, en son jeune âge, et de la présentation de Jésus au même lieu, au jour de la Purification. Car l'enfant qu'on apporte spontanément au prêtre pour recevoir de lui l'onction baptismale va devenir fils de Dieu, donc Dieu aura sur lui de nouveaux droits ; cet enfant sera désormais le sien ; il pourra en disposer (plus encore) comme il lui plaira, dans le respect naturellement assuré de la liberté qu'il lui a donnée.

Qu'il l'appelle à une vie religieuse ou sacerdotale, les parents devront se conformer aux vouloirs divins. Chrétiens vrais, ils seraient même soumis et sans révolte, si la mort ravissait leur enfant. Mais en dehors de toute vocation exceptionnelle, tout baptisé doit en sa vie réaliser l'idée de Dieu sur lui, en un mot il doit « vivre pour Dieu » (Rom., VI, 10-11).

Par le caractère de son baptême, il est uni au Christ Souverain Prêtre comme un prolongement de son humanité ; il entre dans le mystère du Christ, mystère d'abaissement, d'obéissance, de sacrifice, de mort et de résurrection ; toute sa vie est entraînée vers Dieu ; toutes les ressources de son intelligence, de son corps et de son cœur, voire même les biens terrestres doivent concourir à la louange divine ; ses moindres actions ont une résonance nouvelle, une valeur plus haute ; des buts secondaires peuvent se superposer à la fin principale, qu'il lui appartient de chercher et d'atteindre au mieux, mais il aurait manqué sa vie s'il ne pouvait dire comme le Christ, au terme de son pèlerinage terrestre : « Père, je vous ai glorifié sur la terre ; maintenant glorifiez votre fils » (Jo., XVII, 4-5).

D'où le conseil donné par S. Paul aux Corinthiens « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quelque autre chose que vous

fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » (I Cor., x, 31). Il est tristement certain que de nombreux chrétiens ne visent point si haut ; leur religion comme leur baptême sont plutôt une sorte d'assurance contre l'enfer ; leur piété se teinte d'égoïsme, se fait plus ou moins utilitaire ; ils viennent à Dieu pour recevoir et très peu pour donner ; et cependant s'ils sont en état de grâce, leur vie, à cause de leur baptême qui les unit au Christ, a tout de même valeur de louange ; valeur d'éternité. Et s'ils sont en état de péché grave, leurs actes ne sont pas méritoires, mais l'Eglise se garde bien de dire avec les jansénistes que leurs bonnes actions sont des péchés; elle estime au contraire que tout bien sera sera récompensé et que certaines âmes peuvent malgré leurs fautes et à cause de leurs bonnes œuvres obtenir des grâces de conversion. Et s'il en est ainsi, il y aura grande joie au ciel à cause d'eux.

III

Il va sans dire que toute cette louange en laquelle viennent se rencontrer et se fondre toutes vies et toutes vocations chrétiennes a son expression idéale dans la messe ; et que les autres sacrements, qui doivent épanouir de la grâce du baptême, convergent tous vers l'autel, où, comme la goutte d'eau mêlée au vin du calice, tous mérites vont s'unir à l'offrande de Jésus, renouvellement de celle de la croix.

Il est deux commandements dont le second est tout semblable au premier, amour de Dieu, amour du prochain ; ils vont si bien de pair que rencontrer l'un sans l'autre est impossible. « Celui qui dit qu'il aime Dieu et n'aime pas son prochain, celui-là est un menteur » (I Jo., II, 4).

Toute donnée à Dieu dans le mystère du Christ, la vie du baptisé est aussi toute donnée aux hommes ; car le Christ, qui a pour mission de glorifier le Père, a aussi pour mission de sauver les hommes. Devenu membre du Christ, entré dans la communauté chrétienne, le baptisé va profiter des richesses de la communion des saints, mais en revanche il doit aussi apporter ses services à la communauté : services d'ordre liturgique dans la décoration et l'entretien des temples, la musique, le service des autels ; d'ordre social dans les mouvements de jeunesse et d'action catholique, les œuvres de bienfaisance ; d'apostolat ; de presse ; etc.

Si personne n'est nécessaire, tout le monde est utile ; depuis l'enfant innocent dont l'âme est pour Dieu comme un temple de cristal, au pécheur converti qui édifie en expiant ses fautes ; depuis le missionnaire, rompu aux rudes labeurs, jusqu'à l'humble vieille qui prie dans le silence ; depuis l'orateur qui éclaire et instruit jusqu'au malade, à l'infirme qui souffrent avec Jésus, pour sauver leurs frères. Peu importe d'ailleurs que les actions soient grandes ou petites, éclatantes ou cachées, ce qui compte c'est l'amour qui les anime ; quand elle accompagne au réfectoire une sœur âgée, quand elle va à la lessive, quand elle marche péniblement dans le jardin du monastère. Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus est toute entière au service des Missions, et sa vie est étonnamment féconde parce qu'elle y met tout son cœur, et beaucoup d'amour.

Ainsi le chrétien n'est jamais seul, jamais inoccupé, jamais inutile, s'il le veut bien ; mais combien qui disent : « je n'ai pas le temps » ; pas le temps d'aller à la messe ; pas le temps de rendre un service, de faire une visite, d'assister à une réunion d'action catholique, de m'occuper des œuvres ; ils oublient, les malheureux, que leur baptême les a justement consacrés, enlevés aux tâches exclusivement profanes ; les a mis à la disposition de Dieu et de ses représentants et de leurs frères mêmes, pour obéir à leurs directives et pour les servir.

Ils oublient l'exemple du Christ, qui « est venu non pour être servi mais pour servir et donner son âme en rédemption » (Mat., xx, 28). Ils oublient cette page solennelle d'évangile qui, évoquant le jugement dernier, nous montre que nous serons jugés d'après le bien ou le mal fait au prochain. Ils oublient que Dieu est amour et qu'entrés dans sa divine famille par notre baptême, nous devons aimer tous ceux qu'il aime, imiter sa bonté « qui fait tomber la pluie pour les bons comme pour les méchants », être ses collaborateurs dans l'œuvre de sa Providence paternelle.

Par contre, quelle richesse pour une paroisse qu'une poignée de vrais chrétiens : toujours prêts, ne comptant pas avec leurs peines, désintéressés, dociles, dévoués, consacrés par leur baptême à la tâche primordiale et essentielle du salut de tous !

* *

Au jour de la Toussaint, l'Eglise nous fait lire une épître empruntée au livre de l'Apocalypse : « Je vis un autre ange qui montait de l'Orient ; il tenait le sceau du Dieu vivant ; il cria ...Ne touchez pas à la terre ni à la mer ni aux arbres jusqu'à ce que nous ayons marqué du sceau les serviteurs de notre Dieu sur le front » (VII, 2-3). Après quoi un long défilé de douzaines de mille, tous marqués du sceau de Dieu, se prosternant devant le trône de l'Agneau. N'est-ce pas là le caractère du baptême, signe de ralliement des élus ?

MOIS DU ROSAIRE

Quelques saints du Rosaire

IV

L'abbé Georges Bellanger

*Le Saint de l'*Ave Maria

C'est le titre que lui a donné un de ses biographes ; c'est celui qu'il portera sans doute dans l'histoire de la sainteté si l'Eglise l'ins-

crit au martyrologe. Arras a transmis à Rome le dossier du procès diocésain d'information, commencé en 1938. Plusieurs miracles attribués à l'intercession de l'abbé Bellanger sont actuellement en cours d'examen. Nous n'entendons pas préjuger des décisions de l'Eglise ; mais l'abbé Bellanger est trop proche de nous, il fut trop le prêtre du rosaire, il le fut dans un milieu trop réfractaire, pense-t-on, à cette dévotion, pour que nous ne profitions pas de son exemple.

Il naquit à Bourbourg (Nord), le 24 mai 1861, frère de sept autres enfants, dont Hélène, du Carmel de Saint-Omer, morte en exil à Ciney (Belgique) en 1917 et Arthur, décédé jeune prêtre à l'orphelinat St-Joseph de Calais. Après ses études, interrompues par une coxalgie mortelle dont la Sainte Vierge le guérit miraculeusement, il fut successivement professeur au Petit Séminaire d'Arras, directeur de la Maison des Saints Anges, aumônier militaire. Il entra ensuite dans la congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul, fondée par M. Le Prevost, au milieu du siècle dernier. Religieux, il exerça tour à tour les fonctions d'aumônier militaire, de missionnaire, de maître des Novices. Il mourut doucement le 16 août 1902, à l'âge de 41 ans, en murmurant : *Fiat !* Marie ! ma Mère !

L'*Ave Maria* donne à son existence le mouvement toujours le même. Il fut *le ressort de sa vie intérieure, son moyen d'apostolat* près des soldats et des foules, *sa méthode de direction* comme maître des Novices. Il commençait par faire « mordre » au rosaire et allait ensuite jusqu'à ce « qu'on l'eut dans le sang », comme lui.

I. — *Rosaire : ressort de vie intérieure*

Le rosaire fut le ressort de sa vie intérieure, et dès l'époque de sa formation cléricale.

Dans ses notes, on relève ces résolutions : « Mes trois ou quatre rosaires bien dits chaque jour, mes quatre *Angelus ;* l'*Ave Maria* avant toutes les actions même les plus insignifiantes en apparence, en me levant, en me couchant, en m'endormant, en entrant dans la maison, en montant l'escalier, en le descendant, dans tous les moments libres. »

« Mes trois ou quatre rosaires bien dits, chaque jour ! » Sa plume doit se tromper et il veut parler de trois ou quatre chapelets. Ne le pensez pas : en certaines circonstances, par exemple à l'occasion d'une grande fête de la Sainte Vierge, il en est de six ou sept rosaires. Et remarquez que ce n'est pas débit d'*Ave Maria.* Il écrit expressément « trois ou quatre rosaires bien dits ». Pour les bien dire, il avait sa méthode, qu'il abandonnait parfois pour éviter la routine, mais à laquelle il aimait revenir parce qu'il la trouvait la mieux adaptée à sa propre sanctification et à son apostolat.

Avant son rosaire il se posait cette triple question : Quelle est celle à qui je me fie ? De qui dois-je me défier ? Et qui Dieu me confie-t-il ?

A la première question, les *mystères joyeux* de son premier chapelet répondaient successivement : c'est la Mère de Dieu, la Toute-Puissance suppliante (Annonciation) ; c'est la Mère des hommes... qu'elle visite chaque jour par ses grâces (Visitation) ; c'est la Reine du ciel et de la terre, du ciel représenté par son Jésus dans ses bras, de la terre représentée par les bergers et les Mages (Nativité) ; c'est la Mère très chaste et très pure... (Purification) ; c'est le refuge des pécheurs, qui cherche le pécheur, comme autrefois son divin Fils et l'aide à retrouver Jésus (Recouvrement).

A la deuxième question, les *mystères douloureux* répondaient l'un après l'autre : il faut me défier de la faiblesse de la chair (Agonie), de la propension de la nature aux péchés des sens (Flagellation), de la pente à l'orgueil (Couronnement d'épines), de l'inconstance et des chutes (Portement de croix), de l'indépendance (Crucifiement).

A la troisième question, les *mystères glorieux* répondaient à leur tour : Dieu me confie les pécheurs à ressusciter (Résurrection), les âmes du purgatoire pour leur ouvrir le ciel (Ascension), le peuple, pour lui préparer et lui obtenir des apôtres (Pentecôte), les agonisants pour les aider à entrer avec Marie dans le ciel (Assomption), le règne de Marie dans le monde (Couronnement de gloire).

Ne voit-on pas par là, comment le rosaire pouvait lui être la règle de sa vie intérieure et qu'il est une véritable école de spiritualité?

II. — *Rosaire, moyen d'apostolat*

On n'en croit pas ses yeux quand on lit, dans sa vie, les extraordinaires résultats qu'il obtint près de ses soldats de la garnison d'Arras et qui l'émerveillaient lui-même : « Chez nous, à l'Œuvre, nous avons presque tous les soirs de ces braves soldats qui vont dire le chapelet à genoux. J'en ai surpris un le disant les bras en croix. » Un jour qu'il a recommandé à ses soldats la conversion et le baptême d'un de leurs camarades, ils lui répondent en chœur : « Monsieur l'aumônier, cela vaut bien la peine qu'on passe la nuit à dire des rosaires... »

« Depuis que j'aime le chapelet, déclare un de ses soldats, mes meilleures heures sont mes heures de garde. C'est tout le contraire d'autrefois. Mon fusil d'une main, mon chapelet de l'autre, je trouve les heures trop courtes. »

Un autre lui dit : « Monsieur l'abbé, j'ai voulu savoir combien de chapelets il était possible de réciter pendant mes heures de garde de nuit. Devinez combien... Eh bien, j'en ai récité vingt-quatre et je ne suis pas fâché de ma nuit. » Il y a traits sur traits semblables dans ma vie d'aumônier. Et il suscite des élites parmi ces hommes, tels ces deux soldats de son cercle qu'il appelait les deux saints de l'*Ave Maria.* Ils employaient leur dimanche à réciter des rosaires devant le Saint-Sacrement pour amener leurs camarades à l'Œuvre du cercle militaire.

Plus tard, le prédicateur de paroisse fut pareil à l'aumônier des soldats. Ecoutez-le :

« Quant à moi, je ne pense plus qu'à la Sainte Vierge et à mon rosaire. La pensée de sauver les pauvres, les soldats et de réchauffer la dévotion des prêtres pour le saint rosaire est chez moi une véritable obsession. J'en reviens toujours à mes livres du Saint Rosaire. Après le Saint office (son bréviaire), je ne dis que le rosaire. Je voudrais le comprendre parfaitement, afin de le prêcher partout. Je voudrais devenir de plus en plus le dominicain du peuple...

Même prédication du rosaire dans les communautés. Pendant les huit jours de la retraite annuelle aux Clarisses d'Arras il n'y a d'autre thème que le rosaire. « La T. S. Vierge semblait descendre au milieu de nous, écrivent les religieuses ravies ; nous vécûmes pendant ces jours dans une atmosphère céleste. C'est en prenant comme point de départ l'*Ave Maria,* qu'il nous fit parcourir toutes les obligations de la vie religieuse. Cette admirable prière était pour lui une mine inépuisable. »

III. — *Rosaire, méthode de direction*

Le P. Georges Bellanger exerça aussi une grande influence comme directeur de conscience, et toujours grâce à sa dévotion à la Sainte Vierge et à la pratique de son rosaire.

Cette influence s'exerce dès les premières années de son sacerdoce. « Voyez-vous ce petit boiteux, disait un jour le Supérieur du Petit Séminaire à un prêtre de ses amis, comme ils venaient de croiser l'abbé Bellanger, qui boitilla toute sa vie des suites de sa coxalgie dont la Vierge l'avait guéri, je ne le donnerais pas pour son pesant d'or. Il confesse la moitié de mes séminaristes et vous ne soupçonneriez jamais le bien qu'il fait à ses pénitents. Aussi, je lui en envoie le plus possible. Quand un prêtre s'adresse à lui, je suis parfaitement tranquille et n'ai à m'occuper de lui ni pour la conduite, ni pour la direction. Si la maison va si bien, c'est à lui en grande partie que je l'attribue. » Et si nous voulons savoir d'où lui venait cet ascendant de jeune directeur sur les enfants, nous n'avons qu'à nous en rapporter à la réflexion d'un des élèves à sa maman : « Maman, toutes les fois que je rencontre M. Bellanger, je regarde s'il a son chapelet à la main. Jusqu'ici je ne l'ai jamais vu sans cela ! »

C'est évidemment comme maître des Novices qu'il donna toute sa mesure. Il y intronisa Marie, Maîtresse des Novices, par un discours qui fit sensation :

« En abordant mon ministère parmi vous, je commencerai par me démettre des fonctions que viennent de me confier mes supérieurs. Oh ! mes amis, rassurez-vous, je ne prétends commettre aucun acte d'insubordination ; au contraire, je ne fais que remettre choses et personnes à leur place. Au début de ses fondations, Ste Thérèse avait la coutume de mettre à la place de la prieure une statue de la T. S. Vierge... Eh bien ! moi, votre pauvre maître des Novices, je déclare que je dépose ma démission entre les mains de notre Mère du ciel. C'est elle qui sera la maîtresse des Novices et qui, de nous, fera des saints. »

Et évidemment par son rosaire. Quand il ouvrit le noviciat d'exil le 1er octobre 1901, il le baptisa : Notre-Dame du Rosaire. Ses novices comprirent si bien cette direction mariale et rosarienne, que pour faire plaisir à leur Père Maître et avec son heureux consentement, ils mirent les différentes salles du noviciat sous l'invocation d'un mystère du rosaire.

* *

Pareille vie toute rosarienne, et on n'en finirait pas si l'on voulait tout raconter, n'a pas besoin qu'on en souligne la conclusion. Elle s'impose : pratiquer le rosaire.

Il appelait le rosaire : le sacrement de la T. S. Vierge, le bréviaire des fidèles, l'année liturgique abrégée, la chaîne de l'amour, le fouet de Satan, la corde de sauvetage, la sonnette du paradis...

Il disait : « Demandez que je devienne de plus en plus un spécialiste et que ma spécialité soit le *saint rosaire* et l'*Ave Maria* ». Et encore : « Mon rosaire est mon thermomètre au point de vue spirituel et je constate que le démon fait tout pour m'empêcher de réciter cette prière, à laquelle est attaché, je le sens, mon salut éternel. » Et toujours : « Je ne sais plus qu'une chose, le rosaire. Laissons la dévotion du saint rosaire nous envahir ; faisons pour cela un bon repas de rosaire tous les jours. Mon dernier chapelet, avant de m'endormir, c'est ma messe du soir. »

Sur son lit de mort, ses dernières recommandations furent son rosaire : « A toutes les personnes qui parleront de moi, demande un chapelet pour honorer la Sainte Vierge et pour qu'elle règne dans le monde... Promets-moi que, depuis mon dernier soupir jusqu'à mon enterrement, le rosaire sera récité sans arrêt autour de mon corps... Fais graver sur ma petite croix de bois ces seuls mots : *Ave Maria.*

OCTAVE DES MORTS

I

La Toussaint

Voici que va s'achever l'année liturgique. Nous en avons épuisé les gloires et les joies : Noël, Pâques, Pentecôte, Assomption. Aujourd'hui c'est une solennité moins éclatante qui nous rassemble, dans **le recueillement, le souvenir** et **l'espoir.** Mais elle est si pleine de leçons qu'il faudra bien toute l'octave pour les épuiser. Ce que je vais vous dire ne sera donc qu'un prélude et comme la préparation obligée de ces graves méditations auxquelles l'Eglise nous convie.

I. — *La Toussaint, fête du recueillement*

Tout nous invite, aujourd'hui, au recueillement. La nature s'enveloppe de grisaille... Et voici que la tradition, à laquelle même les incroyants ne sont pas insensibles, nous entraîne tous au cimetière, où le vent de la mort amoncelle l'un après l'autre tous ceux des nôtres qu'elle arrache à l'arbre humain. Comme ils ont passé, nous pas-

serons. Sous le regard du jeune homme, la vie s'étend à l'infini, avec ses mirages enchanteurs. Mais quand on a pris de l'âge, on en sent cruellement la brièveté. Trente ans, un demi-siècle, qu'est-ce ? une fumée qui s'est évanouie dans l'espace. Et quand nous arriverons à notre dernière heure, il nous semblera que nous avons passé plus vite encore que ces étoiles filantes, qui rayent un instant nos ciels d'été pour s'évanouir aussitôt dans les profondeurs du firmament.

Nous avons beau entasser dans cette courte durée tout ce qui peut flatter nos sens et duper notre imagination ; nous ne faisons que précipiter le cours inexorable du temps.

Rien ne sert donc de nous abuser. **Nous passons.** Mais **où** passons-nous ? Malheur à l'insensé qui s'est refusé à se poser l'angoissante question. Malheur à celui, plus insensé encore, qui l'a traitée à la légère et résolue d'un sourire désabusé... « Bah ! après la mort tout est mort !... Mangeons, buvons, car demain nous ne serons plus !... »

Nous autres, chrétiens, nous savons bien que notre vie est comme les fleuves, qui, en suivant leur pente, courent se jeter dans l'océan. Elle coule, toujours plus rapide, dans la direction de l'éternité. Elle nous entraîne en Dieu. Mais encore, dans quelle attitude, dans quelles dispositions ? Voilà le problème. Où en sommes-nous de cette course au bonheur ? Les heureux, ce sont ceux que Jésus, dans l'évangile de ce jour, déclare tels. Non les riches, les puissants, les gavés, mais ceux qui ont su garder dans la pauvreté la douceur et la paix. Ce sont ceux qui ont suivi le Maître en portant, comme lui, leur croix. En sommes-nous ? Voilà le problème que la Toussaint et le jour des Morts nous pressent de résoudre. Voilà pourquoi ce jour est un jour de grand recueillement.

II. — *Fête du souvenir*

En nous recueillant, pour descendre en nous-mêmes, qui trouvons-nous ? Nos morts. Plus ou moins ensevelis dans l'oubli, car les morts vont vite, mais qui vivent obstinément en nous... Non seulement par maints souvenirs, qui, du fond obscur où ils dormaient, surgissent aujourd'hui en pleine lumière, mais par tout ce qu'ils nous ont légué d'eux-mêmes, de croyances et de vertus. Voilà pourquoi l'Eglise nous dit, en ces jours à eux consacrés : « Souvenez-vous de ceux qui vous ont précédés ici-bas, et qui vous ont fait tout ce que vous êtes, par l'éducation qu'ils vous ont donnée, par l'héritage qu'ils vous ont transmis, fruit de leur travail et plus encore de leurs luttes courageuses. »

Ceux-là il serait criminel de laisser périr leur mémoire. Nous leur devons trop pour nous en désintéresser alors qu'ils crient peut-être au secours. Et ce ne sera pas trop de cette octave consacrée à nos morts pour considérer et ce qu'ils attendent de nous et ce que nous pouvons leur donner.

Ce serait criminel, et ce serait non moins pour nous un grand dommage. Car si leur souvenir est douloureux, il est surtout bienfaisant. Car ils peuvent encore nous aider... Ils sont plus près de nous que vous ne croyez. Témoins invisibles de notre vie, ils peuvent, par le sentiment de leur présence invisible, nous préserver de bien des faiblesses, et nous soutenir dans nos efforts pour les rejoindre. D'autre part, ils sont en Dieu et peuvent nous assister de leur prière comme nous pouvons les soulager par la nôtre.

Nous ne tenons pas assez compte de ce prodigieux échange qui se fait de la terre au ciel, dans ce qu'on appelle la communion des saint. Aussi nous sera-t-il singulièrement profitable de nous faire une idée plus claire de ces rapports qui se sont établis entre eux et nous, depuis qu'ils sont passés de l'autre côté du voile...

III. — *Fête de l'espoir*

Les clartés que l'Eglise répand aujourd'hui sur les tombes nous incitent à la plus ferme attente du bonheur et pour nous et pour eux.

Voyez « cette foule innombrable de toute race », dans laquelle vous reconnaissez ceux que vous pleurez. Ils sont au terme du voyage. Ils ont atteint Dieu. Les enseignements du Christ, ses mérites infinis, les ont heureusement guidés jusqu'à cette Jérusalem céleste, où ils nous donnent rendez-vous. Ils contemplent Dieu face à face, ou tout au moins ils sont assurés de le voir dès qu'ils auront achevé leur purification. Ils ont réussi leur vie. Leurs souffrances bien supportées, leurs pauvres efforts, soutenus et transfigurés par la grâce du Christ, leur ont assuré le bonheur éternel.

Or, il ne tient qu'à nous de les rejoindre dans ce séjour de paix et de joie où notre foi peut déjà les contempler. Nos difficultés, ils les ont connues. Leurs ressources, nous en disposons. Ce qu'ils ont pu, nous le pouvons. Malgré l'infirmité de leur nature, ils ont remporté la victoire. Voyez-les, vêtus de gloire, portant les palmes du vainqueur. Voilà ce qui vous attend, voilà ce qui vous est promis, si vous marchez sur leurs traces. Quel réconfort que cette espérance de les rejoindre, à travers les tristesses, les difficultés, les dangers d'ici-bas !

Mais aussi, quel espoir est offert à l'amour que nous ne cessons de leur porter. Vainqueurs, ils le sont... Mais leur victoire ne sera complète que s'ils ont dépouillé toutes leurs misères. C'est pour brûler toutes les scories qui les retiennent encore loin de Dieu qu'à présent, ils souffrent encore dans ce vestibule du Paradis qu'on appelle le Purgatoire. Et l'Eglise vous offre le moyen de les y aider et d'abréger leur attente du bonheur définitif. Nous pourrons nous en convaincre et concevoir un grand espoir d'être les ouvriers de leur délivrance. Mais, sans plus attendre, aujourd'hui même, envoyons-leur, par delà les mondes, le réconfort de nos prières, unies à celles de toute l'Eglise.

* *

Oui, priez ici-même, au cours de cette messe solennelle, où ils ont une si grande part. Priez sur leurs tombes, où vous irez ranimer leur souvenir et recueillir leurs leçons. Dans le silence auguste du cimetière, vous sentirez un grand apaisement se faire en vous. En présence de nos morts, en présence de la Mort, que pèsent nos fièvres, nos soucis, nos vains désirs, nos rancunes mesquines ?

Puis, vous reviendrez ici, demain, pour la cérémonie funèbre où toute la paroisse est convoquée : celle de la terre, priant pour celle de l'au-delà. Et vous aurez à cœur de renouveler votre sens de la mort, j'entends une intelligence chrétienne de la mort. Vous renforcerez votre foi aux grandes réalités d'outre-tombe : le Ciel, le Purgatoire, l'Enfer. Enfin, vous apprendrez à mieux apprécier les secours que l'Eglise tient à la disposition des vivants, des mourants et des morts. Si bien que, au terme de cette octave, vous vous sentirez meilleurs, plus apaisés et j'ose dire plus joyeux... **Amen.**